

Chroniques Rénochiennes

Chroniques Rénochiennes

Matériel protégé par droit d'auteur

Christophe Maignan

Aux aéronautes de l'esprit

Mentions légales

Illustration couverture : Maignan Christophe

ISBN : 9798398837612

Publication indépendante

Maignan Christophe, Rénocha Éditions ©. Tous droits réservés.

Reproduction interdite.

Date de première publication : août 2023

christophemaignan-auteur.com

À ceux-là, si rares, qui m'aiment et que j'aime ; à ceux qui sentent plutôt qu'à ceux qui pensent ; aux rêveurs et à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités, j'offre ce livre de vérités, non pas spécialement pour son caractère véridique, mais à cause de la Beauté qui abonde dans sa Vérité, et qui confirme son caractère véridique. À ceux-là je présente cette composition simplement comme un objet d'art, disons comme un roman, ou, si ma prétention n'est pas jugée trop haute, comme un poème [...]

Extrait de la préface à *Eurêka*, D'Edgar Allan Poe

Avant-propos

Lors de mes différents séjours à Rénocha, il est un lieu vers lequel je suis constamment attiré. Nombre de sites ont la prétention de valoir le détour dans cette ville si chère à mon cœur : le bar L'Atlante avec sa vieille pendule à balancier et la richesse de sa carte en matière de whisky est un de ceux qui chez moi pourrait susciter une forte attraction ; le parc Vickers dans le vieux Rénocha et le sentiment de bien-être qu'il vous procure en soustrayant à votre vue les vieux bâtiments de pierre pour des arbres centenaires, dont les troncs noueux, font voguer mon imaginaire sur des terres pleines de mysticisme ; les bancs de pierre devant l'hôpital où trône l'imposante statue d'Hippocrate qui suscite en moi une angoisse qui ne devait certainement pas être sa vocation première...

Tous ces lieux mériteraient d'apparaître dans un guide touristique de la ville, mais là n'est pas mon but et tant mieux pour vous, soit dit en passant. Pas sûr que les chemins dans lesquels j'aime me perdre soient à votre convenance.

Le lieu dont j'aimerais ici vous parler, c'est la Bibliothèque de Rénocha. Cette vieille bâtisse exerce une certaine emprise sur moi et je suis à peu près sûr que le maître des lieux n'y est pas étranger. Ceux d'entre vous qui connaissent un tant soit peu la ville ont compris que je parlais de ce bon

vieil Edgar Barnet. L'homme dont l'âme donne tout son charme à ce lieu.

La Bibliothèque en elle-même est déjà un bel écrin, son style néogothique avec ses imposantes colonnes qui bordent une entrée faite d'une porte en bois massive et intimidante, son plafond et sa somptueuse voûte vitrée qui par temps clair illuminent le labyrinthe d'étagères d'un éclat qui paraît presque divin... l'édifice est d'une beauté indéniable et les nombreux trésors qu'il garde en son sein ne sauraient avoir un sanctuaire plus digne.

Mais (et je ne connais personne qui me contredira) la bibliothèque, c'est Edgar. Le lieu s'incarne en lui. Au moment où j'écris ces lignes, il va sur ces 79 ans et nous nous connaissons depuis de nombreuses années. Malgré le poids des ans, je n'ai pas l'impression de l'avoir vu changer. Un homme à la silhouette fluette, portant des lunettes qui trônent bien trop souvent sur son crâne plutôt que sur son nez. Un petit mètre quatre-vingts de gentillesse et d'une sagesse qui, au-delà d'avoir changé ses cheveux bruns en un champ épars de filaments couleur de ciel d'orage, semble bien plus immémoriale que l'homme qu'elle habite.

Edgar vit pour les livres, toute sa vie n'est qu'histoire, qu'îles dans lesquels il a pris plaisir à se perdre. Car oui, pour lui les livres sont des îles mystérieuses, attendant d'être découvertes par un voyageur suffisamment téméraire pour oser s'aventurer en terre inconnue. Ce n'est pas une image dont j'ai la paternité, c'est ainsi que parle Edgar, de sa voix douce et suave rendue légèrement rugueuse par les années, quand il en vient à évoquer sa passion. Tous ceux qui ont un jour de ces dernières cinquante années, foulés le sol de la bibliothèque, ont forcément des souvenirs qui leur reviennent à l'évocation de ces mots. Il en serait de même avec sa fameuse ritournelle dont il ne cesse de vous seriner si vous

avez le malheur de l'appeler Mr Barnet : « Je préfère la chaleur d'un prénom à celle d'un genre ou d'un patronyme donc appelez-moi Edgar ».

Je vais vous faire une confidence. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à appeler par son prénom cet homme pour qui j'ai le plus grand respect, et devant lequel je me sens d'une profonde humilité.

Mais revenons donc au but de cet ouvrage avant que l'impatience ne vous gagne devant ma déférence.

J'ai une conception assez particulière de la vie et de l'homme en général. On dit que notre organisme est composé à plus de 65 % d'eau, mais pour ce qui est de mon point de vue, l'unité du vivant en l'homme ce sont ses histoires. Pour moi, l'être humain n'est que la somme de ses histoires, qu'elles soient véridiques ou imaginaires.

Vous ne me connaîtrez jamais aussi bien que par ce que j'ai à raconter. Et cela vaut aussi d'un point de vue interne. Les histoires que je raconte ne cessent de m'éclairer sur des choses en moi dont j'ignorais jusqu'à l'existence.

Ce que je veux ici, c'est mettre cette conception un peu particulière à l'épreuve. Je veux l'appliquer à une ville, à Rénocha. Cette ville a toujours été, pour moi, empreinte d'une étrangeté, d'une humeur que je ne parviens pas encore à définir. Ce livre veut tenter d'y remédier. Je me dis que Rénocha a peut-être quelque chose à nous dire d'elle-même à travers ses récits, que dans le prisme de ses histoires une vérité pourrait apparaître sur ce qui fait l'âme si singulière de Rénocha.

J'ai donc exposé mon projet à Edgar, qui trouva mon approche intéressante. Il était très enthousiaste, et ce, jusqu'à ce que je lui dise que je voulais qu'il soit celui qui allait me conter Rénocha. J'ai dû lutter contre sa modestie pour réussir à le faire adhérer à mon projet et ce fut un instant assez

particulier pour moi que de reconforter cet homme plus âgé que moi sur ces capacités et sur l'intérêt que pouvait avoir son œil d'expert (car c'est ce qu'il est) sur le choix des histoires. À ma grande honte, j'ai même tenté de le soudoyer avec une bouteille de son 15 ans d'âge favori...

Mais si j'en suis à écrire ces mots aujourd'hui, c'est parce qu'il a finalement accepté de se prêter au jeu. Je lui ai donc demandé de choisir une dizaine d'histoires qui, pour lui, convoquait l'essence de Rénocha. Peu m'importait qu'elles soient réelles ou non, ce qu'il fallait c'est qu'elles illustrent quelque chose de la ville. Cela pouvait être aussi bien des histoires écrites ou vécues par des Rénochiens, comme des histoires dont Rénocha était le théâtre. Hormis ces critères restrictifs, il avait carte blanche.

Nous avons convenu ensemble qu'il avait la possibilité si cela était nécessaire ou simplement s'il le souhaitait, de contextualiser certains récits, de les commenter pour mettre en lumière son choix. J'ai simplement retranscrit les enregistrements de nos échanges.

Edgar a toujours été attentif, très encourageant dans sa façon de rebondir à mes avis, mes élaborations sur ces textes, mais je sais que jamais il n'aurait pu en être autrement. L'inverse n'est pas dans sa nature. Alors je me dois d'être honnête et d'avouer que s'il y a parfois des longueurs, des choses qui tombent un peu à plat, c'est forcément de mon fait et qu'il n'a pas eu le cœur de blesser mon orgueil.

Le meilleur de ce livre revient à Edgar, le moins bon à votre humble serviteur.¹

¹ La plupart des notes sont tirées de mes demandes d'éclaircissement auprès d'Edgar. Quand elles ne seront pas de son fait, elles seront identifiées comme note de l'auteur (NDLA).

Merci encore à lui d'avoir rendu ceci possible malgré la tâche difficile de limiter son choix à une dizaine de textes parmi la pléthore qu'il a réussi à déterrer.

Et bienvenue à vous.

Installez-vous confortablement et laissez Edgar vous conter ces quelques Chroniques Rénochiennes.

Berceuse

Par S. Vanderbusche, Les Méandres de l'âme, 2011

Nathalie n'a toujours eu qu'un rêve, une seule vraie ambition.

Certains recherchent la richesse, le confort, un travail épanouissant, l'amour, la gloire, d'autres courent après un semblant de célébrité ou au moins de reconnaissance... Nathalie n'est dans aucune de ces quêtes ; le seul but vers lequel tout son être a toujours tendu depuis qu'elle en a compris le concept, c'est celui de la maternité.

Être maman, voilà l'objectif qu'elle voulait atteindre, l'idéal dans lequel elle était sûre de trouver son bonheur propre.

Une idée qui germa tôt dans son esprit au grand dam de sa mère qui, dès ses dix ans, dut lui faire comprendre qu'une petite fille ne pouvait pas être maman. Il fallait déjà qu'elle finisse de grandir, qu'elle attende de plus être une enfant afin de pouvoir s'en occuper d'un.

« À quel âge, je suis plus une enfant ? », lui avait alors demandé Nathalie.

« Cela dépend des gens ma chérie. Mais tu commenceras à devenir une grande quand tu auras de moins en moins besoin de moi », avait répondu sa mère avec un soupçon de tristesse dans la voix.

À défaut de pouvoir s'occuper d'un enfant, Nathalie avait assimilé la réponse de sa mère et s'était donné pour but de grandir le plus vite possible, d'apprendre tout ce qu'elle pouvait en vue de quand elle serait « assez grande ».

La plupart de ses jeux d'enfants tournaient autour des poupées. Elle s'entraînait à être une bonne maman ; demandant à sa mère comment on doit tenir un bébé, comment on doit faire s'il pleure, quand lui donner à manger, comment comprendre ce qu'il veut alors qu'il ne parle pas, quelle était la meilleure berceuse du monde...

Sa mère avait fini par jouer le jeu, consciente que rien ne détournerait Nathalie de ce qu'elle considérait, à l'époque, comme une lubie et qui malheureusement avait tendance à la rendre solitaire. Elle aurait voulu que sa fille s'ouvre plus aux autres au lieu de s'inventer une vie avec des êtres de plastique, qu'elle délaisse ses « devoirs » pour aller faire la folle dehors, rentrer pleine de boue ou en pleurs suite à une chute après avoir fait virevolter ses cheveux sur la bicyclette qui pour l'instant dormait en prenant la poussière dans le garage.

Mais non, sa fille était beaucoup trop sérieuse, ne lui en déplaise. Elle savait que les enfants ne suivent pas toujours la voie qu'on imagine (ou qu'on souhaite) pour eux, mais elle espérait secrètement que Nathalie finirait par changer, qu'elle penserait à sa vie avant de tout faire pour la donner.

L'avenir tua son espoir dans l'œuf et son inquiétude prit une tout autre tournure le jour où Nathalie, alors âgée de 14 ans, était rentré à la maison en criant comme une folle :

« Ça y est ! Maman, ça y est ! Viens vite ! »

Sa mère, qui pliait du linge à l'étage, avait dévalé les marches à la vitesse de l'éclair en se demandant ce qui pouvait bien rendre sa fille si hystérique de joie, évitant de justesse de descendre une partie de l'escalier sur les fesses.

Nathalie était sur le pas de la porte d'entrée avec sur le visage un sourire tellement grand qu'il semblait à deux doigts de lui fissurer la tête, sur le bord de ses yeux des larmes de joie commençaient à s'agglutiner. Regardant sa mère avec une douce folie dans le regard, elle s'abaissa pour retirer quelque chose de son sac à dos. Le sang de sa mère ne fit qu'un tour quand elle en sortit, aussi triomphante que si cela avait été le Saint Graal, une culotte blanche souillée de sang menstruel d'une couleur brun-noir. Alors qu'elle se mettait à sauter sur place de joie, en criant : « Je deviens une femme, je deviens une femme... », sa mère se força à faire naître un sourire sur ses lèvres alors que les doigts froids de l'angoisse lui enserraient le cœur. Comment allait-elle réussir à la tempérer maintenant ? Sa fille allait-elle devenir une de ces mères-enfants dont on entend de plus en plus souvent parler ?

Oui, Nathalie était déterminée à devenir mère, et ce le plus tôt possible, mais fort heureusement pour sa mère, elle était aussi loin d'être stupide et naïve. Elle comprenait très bien qu'elle était encore trop jeune. En grandissant, les propos de sa mère avaient pris une autre résonance, elle avait compris la responsabilité qui découlait de donner la vie.

Il fallait le faire correctement.

Le fait que cela soit un acte naturel ne doit pas empêcher de s'y préparer. Hors de question pour Nathalie d'être une maman paumée, galérant pour élever l'amour de sa vie... Non, il lui fallait créer les conditions les plus propices à l'arrivée d'un enfant.

Avoir un travail, un lieu de vie, du temps et trouver l'homme avec lequel elle partagerait le plaisir de cette naissance. Un homme qui l'aimerait elle, mais moins que leur enfant, qui la soutiendrait et pourrait apprendre à leur enfant

tout ce que son père à elle ne lui avait pas appris, un homme qui ne serait pas un père absent ou un simple spectateur...

Nathalie vécut donc sa vie avec ce but en tête, se concentrant sur la construction de son avenir pour assurer celui de son enfant. Elle était toujours un peu trop sérieuse aux yeux de sa mère, mais celle-ci n'en fut pas moins fière lorsqu'elle décrocha son diplôme d'études, ou encore son premier emploi en tant qu'assistante sociale.

Elle était fière, extrêmement fière même, regrettant seulement que sa fille ne profite pas de ses jeunes années pour s'amuser un peu, se perdre, se tromper... se construire comme elle, elle avait dû le faire. Mais Nathalie était heureuse comme ça, donc elle l'accepta.

À la mort de sa mère, les mots que Nathalie a eus pour elle furent les plus beaux qu'on lui ait permis d'entendre.

Sur son lit d'hôpital, alors que son corps avait fini par perdre la bataille contre un cancer du sang qui la dévorait depuis de longs mois, Nathalie lui avait pris la main, les joues parcourues de larmes.

« Tu es la plus belle personne que j'ai jamais connue. Je t'aime maman, et je sais que tu t'inquiètes pour moi, mais il ne faut pas. Tu m'as donné toute la force nécessaire pour faire face à n'importe quelle situation. Je garderais toujours ton amour en moi, ça a été et sera toujours le bouclier qui me protégera dans les moments difficiles, mon refuge. Je suis tellement fière que tu aies été ma maman... J'espère pouvoir être ne serait-ce que la moitié de ce que tu as été pour moi. Je t'aime tellement... » avait-elle dit avant de poser son visage plein de larmes sur le ventre de sa mère qui, dans un ultime effort, passa pour la dernière fois ses doigts dans la chevelure de sa fille.

Nathalie avait 19 ans à l'époque et un an plus tard, elle confronta son espoir à la réalité. Cette dernière fut comme à

son habitude décevante. Elle était amoureuse, heureuse, mais cela n'avait pas suffi... Ce père qu'elle voulait pour son enfant ne souhaitait, lui, pas faire dans la réciprocité. La peur et la déception qu'elle avait lue sur son visage quand elle lui annonça être enceinte étaient à la hauteur de l'extase dans laquelle Nathalie se sentait. Et pourtant, il avait connaissance de ses projets. Peut-être n'y avait-il pas vraiment cru ou alors il avait peut-être eu l'espoir que la réticence qu'il éprouvait suffirait à la faire changer d'avis.

Cette déception mise à part, rien ne vint ternir le bonheur de l'enfantement pour Nathalie. Elle serait certainement d'accord avec moi pour dire que cela ne fut pas facile tous les jours. Voir son corps se métamorphoser à ce point, rendu douloureux comme par le poids de la responsabilité qu'il porte, la pesante solitude d'affronter seule ses doutes et ses peurs... Non, ce ne fut pas facile.

Mais tout ce qui compte, tout ce qui vaut la peine est difficile. Nietzsche avait écrit que dans « toute volonté de connaître, il y a une goutte de cruauté », il en va de même pour ce qui est de la création. On oublie parfois à quel point la cruauté, la douleur est importante pour nos futures joies naissantes...

De toute façon, Nathalie avait eu plus de temps qu'elle n'en avait voulu pour se préparer. Elle avait lu beaucoup sur la grossesse, seriner son médecin à chacune de ses consultations pour savoir ce qui était en jeu, comment cela allait se dérouler, sa mère lui avait également fait part de sa propre expérience. Elle se considérait comme rodée et sa volonté était plus que suffisante pour affronter tous les supplices que l'Étoile du matin² aurait pu imaginer. Le monde entier aurait pu essayer de lutter contre elle qu'il n'aurait pas réussi.

² Un des premiers sens latins donnés au mot *lucifer*. Un paradoxe parmi tant d'autres veut que ces termes soient parfois attribués au Christ.

Alors que viennent les douleurs, les doutes ; que s'exprime ce corps qu'elle avait du mal à reconnaître comme étant le sien, que changent ses humeurs aussi rapidement que l'on passe d'une chaîne télévisée à une autre ; elle était prête à les accueillir.

Tout cela prit fin dans un cri.

Nathalie avait perdu les eaux en voiture. Elle rentrait de son travail. Son corps avait, semble-t-il, décidé de lui faire l'économie de contraction afin de la prévenir, mais elle savait, elle sentait, que cela pouvait arriver d'un instant à l'autre. Elle était encore maître de son corps à ce moment, et décida donc de faire elle-même le chemin jusqu'à l'hôpital. Nathalie était rayonnante en se présentant au service d'admission de la maternité, ne faisant absolument pas cas de son jean détrempe par le liquide amniotique et les regards appuyés des gens qu'elle croisait.

Le grand jour était enfin arrivé.

Elle fut rapidement prise en charge et installée dans une chambre, lorsqu'après inspection, on jugea son col d'utérus assez au travail pour que l'accouchement se fasse sous peu. L'infirmière qui l'accompagna jusqu'à la chambre lui demanda s'il fallait prévenir le papa, et sans se départir de son sourire malgré des contractions qui se décidaient enfin à se manifester avec vigueur, comme pour rattraper leur absence jusque-là, Nathalie répondit que le papa avait préféré prendre ses jambes à son cou plutôt que de participer à cette aventure. L'infirmière, qui avait eu l'air peinée pour elle, lui dit qu'elle était désolée. Nathalie lui répondit simplement :

« C'est moi qui suis désolé pour lui, il ignore à côté de quel bonheur il passe ».

Et l'attente commença...

21 h après son arrivée à l'hôpital, le petit Thomas vint au monde dans la nuit du 19 octobre.

L'accouchement s'était bien passé, pas de siège (et tant mieux pour Nathalie, car elle avait expressément refusé la péridurale) ni de complication particulière.

Le cœur de Nathalie s'était arrêté lorsque la sage-femme avait pris son fils des mains de l'obstétricien dans un silence à glacer le sang. Nathalie savait que certaines naissances, contrairement à ce qu'on croit, ne se font pas au son tonitruant du premier cri, mais elle ne put empêcher l'inquiétude de la saisir. Au bout d'un temps qui lui sembla beaucoup plus long qu'en réalité, Thomas se décida finalement à honorer sa mère par les premières vibrations de ses cordes vocales.

Ce cri, en plus de chasser tous les doutes, peurs, appréhensions qu'elle avait pu avoir, fit également se rompre quelque chose en Nathalie, comme un barrage qui cède.

Le torrent d'amour contenu en elle depuis tant d'années trouva enfin une terre sur laquelle se déverser. La violence de ce sentiment la submergea telle une lame de fond et noya ses yeux sous un flot de larmes chaudes, une extase comme on ne peut en connaître qu'une dans une vie. Un sentiment que seule une mère a le privilège de ressentir et qui, pour Nathalie, vaut largement les difficultés auxquelles elle dut faire face durant sa grossesse.

Elle le savait (ou plutôt le pensait) avant de le voir, mais elle prit conscience lors de ce moment suspendu qu'elle donnerait, sans hésiter, sa vie pour ce petit être de chair à la peau rose et marbrée, fraîchement débarqué dans son monde. Un instinct immémorial se révéla à elle, reprogrammant tout son ADN dans le seul but de tendre à la protection, à l'amour et à la préservation de son enfant.

Son fils et elle étant en bonne santé et ne présentant aucune raison de rester plus longtemps à l'hôpital, Nathalie put rentrer chez elle trois jours plus tard. Après avoir passé en

revue les consultations des prochains mois et le passage de sa sage-femme pour sa première visite post-natale, elle quitta enfin l'hôpital.

Son appartement était aussi prêt qu'elle à accueillir Thomas, et ce depuis les premiers mois de sa grossesse.

Elle avait installé le berceau et tout le nécessaire dans sa chambre et n'eus qu'à retirer les draps dont elle avait couvert l'ensemble pour les protéger de la poussière. Nathalie était tellement heureuse qu'il est difficile de le retranscrire par des mots. Elle avait attendu toute sa vie, c'était un rêve qui soudain prenait réalité. Elle était maman, enfin... se sentant complète pour la première fois de sa vie, chaque cellule de son corps respirant à l'unisson de son fils dans une harmonie que peu de personne ou de chose sont capable de vous apporter.

Ses voisins, un couple de septuagénaires, supportèrent beaucoup plus difficilement que Nathalie, les premières nuits de Thomas. Les murs de leurs appartements étant aussi épais qu'une feuille de cigarette, ils avaient l'impression de revenir des années en arrière, réveillés chaque nuit par les pleurs d'un enfant qui n'était pas le leur.

Leur chambre à coucher attenante à celle de Nathalie, ils auraient vécu dans la même pièce que cela n'aurait pas fait une grande différence... Chaque crise de larmes était irrémédiablement suivie de la même routine. Des bruits de pas, le son du cri du bébé qui s'éloigne, et qui semble plus étouffé l'espace de quelque seconde, avant de finir par se mélanger à la voix de Nathalie qui se fait la plus apaisante possible tandis qu'elle chantonne une berceuse qui achèvera de mettre fin aux pleurs... Jusqu'à la prochaine fois...

Ce que ses voisins ne voient pas, c'est que dans ces moments Nathalie prend le corps secoué par les pleurs de Thomas et se dirige vers son salon où elle s'est acheté

(spécialement pour cela) un rocking-chair. Elle l'a placé ici, car elle sait très bien que la chambre de ses voisins est collée à la sienne. En se mettant à distance, elle avait l'espoir de ne pas interrompre leur nuit. Elle s'installe alors dans son fauteuil, allume une lampe à faible luminosité près d'elle, et dans l'obscurité de la nuit, colle le corps de Thomas contre son corps entièrement nu, sa tête reposant sur sa poitrine. Elle se fait basculer délicatement d'avant en arrière et d'une voix qui, parfois à du mal à sortir du sommeil, chantonne doucement pour son fils :

*Dors, dors petit prince,
De tes rêves, je suis la gardienne,
Dors, dors petit prince,
Toi qui as fait de moi une reine
Dors, dors petit prince,
Tu ne sais à quel point je t'aime.
Rêve, rêve petit prince,
Le monde attend ta présence,
Rêve, rêve petit prince,
Il pleure ton absence
Chut, chut mon petit prince,
Ne réponds pas à l'appel,
Oui, oui petit prince,
Ton repos est essentiel
Oui, oui petit ange
Pour pouvoir déployer tes ailes.
Doucement petit ange,
À jamais, mon éternel
Dors, dors mon petit prince
Veille sur toi une maman qui t'aime.*

À chaque réveil, la même rengaine. Nathalie avait beau avoir un joli petit brin de voix, ses voisins se lassèrent vite de cette ritournelle. Pourtant, n'ayant d'autres choix que la

tempérance, ils furent obligés de s'y habituer. Ancrant les pleurs et le chant dans leur routine personnelle.

*Dors, dors petit prince,
De tes rêves, je suis la gardienne,
Dors, dors petit prince,
Toi qui as fait de moi une reine
Dors, dors petit prince,
Tu ne sais à quel point je t'aime*

Ils ne firent jamais la moindre remarque à Nathalie, se montrant toujours avenants et sympathiques avec elle.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Comment auraient-ils pu faire des remontrances à cette jeune femme pleine d'amour pour un enfant dont le sort avait voulu que le père soit absent ? Ce petit bout de femme qui ne recevait de visite, que celles anecdotiques de sa sage-femme... N'y avait-il personne pour l'aider et la soutenir ?

Afin de se pardonner à eux même, Eugène et Danielle avaient même acheté un petit bonnet de laine en forme de rênne pour le petit alors que l'hiver s'installait doucement. Nathalie avait été émue aux larmes par leur geste...

Elle était si radieuse quand ils leur arrivaient de la croiser avec Thomas dans les bras, alors qu'elle s'apprêtait à l'emmener en balade avec sur les oreilles, ce qui semblait être son bonnet fétiche, leur bonnet...

Ils la trouvaient si courageuse et, quand quelques mois plus tard, Nathalie reprit partiellement son travail, cette admiration se trouva renforcée. Chaque soir, certainement exténuée, elle trouvait en elle la force de faire résonner pour son fils sa douce voix.

*Rêve, rêve petit prince,
Le monde attend ta présence,
Rêve, rêve petit prince,
Il pleure ton absence*

Au fur et à mesure des semaines, les pleurs s'étaient peu à peu atténués avant de revenir de façon éclatante au bout de quelques mois. L'enfer de la première poussée dentaire. Nathalie avait, semble-t-il, plus de mal à calmer son fils dans ces moments-là et la berceuse devenait interminable certaines nuits.

*Chut, chut mon petit prince,
Ne réponds pas à l'appel,*

Puis comme toujours, la bouche maintenant dotée de ses premières quenottes, les cris et les pleurs avaient cessé.

Les jours passèrent avec une relative tranquillité qui n'était pas pour déplaire à Eugène et Danielle qui retrouvèrent la joie simple des nuits sans coupures. Il leur arrivait seulement d'entendre la délicate voix de Nathalie fredonner :

*Oui, oui petit prince,
Ton repos est essentiel
Oui, oui petit ange
Pour pouvoir déployer tes ailes.
Doucement petit ange,
À jamais, mon éternel*

À chaque fois, sans que cela soit une réponse aux larmes de son fils. Retrouver la tranquillité de leurs vieux jours leur fit, ce à quoi ils ne s'attendaient pas, une sensation étrange. Le silence qui leur avait tant manqué, semblait dorénavant les perturber au point qu'il en venait à vouloir réentendre la vie s'exprimer chez leur voisine.

Ce ne fut pas le cas, mais au moins, avait-il toujours le droit à la petite berceuse de Nathalie :

*Doucement petit ange,
À jamais, mon éternel
Dors, Dors mon petit prince
Veille sur toi une maman qui t'aime.*

Ils avaient eu l'impression de vivre les premiers jours de Thomas par procuration, et finirent par comprendre que leur sentiment premier d'être dérangé, n'était en fait que de la jalousie pour le bonheur que vivait Nathalie, juste sous leur nez, totalement inconsciente du vide qu'eux ressentaient dorénavant dans leur vie.

Ils virent de moins en moins le petit Thomas, même au détour d'un départ en balade. Soit il loupait le départ de Nathalie, soit celle-ci devait l'emmener se promener lorsqu'eux-mêmes étaient absents. Ils ne percevaient sa présence qu'en écho de la berceuse de Nathalie qui dorénavant chaque soir, vers 19 h 30, résonnait au travers des murs. Thomas avait tout l'air d'être un adorable petit garçon, jamais ils ne l'entendirent, crier ou hurler, la berceuse de sa mère l'ayant rendu aussi calme que sa litanie.

Un après-midi de mai, ils se payèrent le culot de taper à la porte de Nathalie qu'il venait d'entendre rentrer du travail. Ils avaient acheté un gâteau et Eugène n'avait pas réussi à s'empêcher d'y ajouter un petit jouet qui faisait de la musique et de la lumière pour Thomas. Secrètement, ils espéraient pouvoir voler un peu du bonheur qui semblait avoir élu domicile chez Nathalie.

Elle fut surprise de les voir et eux, ils furent déçus.

Elle avait, presque à contrecœur, cédé à les faire entrer, hésitant en leur expliquant que Thomas venait tout juste de s'endormir. Elle avait dû lire la déception sur leur visage quand elle les invita à entrer, leur demandant de ne pas faire trop de bruit. Eugène qui se réjouissait à l'avance de voir les yeux de Thomas briller devant son cadeau, jeta sa frustration sur le gâteau qu'il dévora à une vitesse fulgurante devant les yeux ébahis de sa femme. Quand Nathalie leur proposa un café, et peut-être un « autre bout de gâteau pour Eugène », il

allait accepter avant de recevoir un coup de coude au flanc par Danièle. Finalement, il se ravisa.

« À l'origine, c'était surtout pour Thomas et vous », avait dit Danielle en faisant les gros yeux à son mari.

« Il en reste suffisamment, ne vous inquiétez pas », leur avait répondu Nathalie en souriant.

Ils échangèrent environ 15-20 minutes sur tout et n'importe quoi, avant de se rendre compte que la jeune femme avait en plus d'avoir l'air fatigué, semblait attendre leur départ. N'était-il vraiment pas possible de voir Thomas, ne serait-ce que pour lui donner son cadeau, avait demandé Danielle qui se sentait poliment, mais sûrement, inciter à partir.

« Non je suis désolé, mais il dort mal et je ne veux pas le réveiller. Une autre fois peut-être. Gardez le cadeau et je passerais vous voir avec Thomas un jour afin que vous puissiez le lui donner si vous voulez ?

« Ne sois pas ridicule Danielle, tu vois bien que le petit dort. On ne va pas le réveiller juste pour nous satisfaire », avait dit Eugène en montrant de la main la porte close de la chambre de Nathalie.

« Mais tu te faisais une joie de... » avait commencé à lui répondre sa femme.

« Oui, oui, je sais. J'aurais aimé pouvoir le lui donner, mais tu sais comme moi qu'on ne réveille pas un bébé qui dort. Et encore moins, quand c'est pour satisfaire deux vieux croûtons en mal d'affections », avait répondu Eugène qui ne supportait pas l'idée de s'imposer aux autres.

« Chut, moins fort », lui avait dit Danielle en lui assenant de nouveau d'un coup de coude. « Très bien, tu as raison. Désolé si je me suis montrée insistante Nathalie, faut pas nous en vouloir surtout. J'imagine qu'on est un peu jaloux de ne plus avoir ce que vous avez... Navrée... »

« Ce n'est rien ne vous inquiétez pas. Je vous apprécie beaucoup en tant que voisin et je suis sûr que Thomas vous aime aussi beaucoup. Vous savez qu'il ne lâche plus votre petit bonnet ? À tel point qu'il le garde même pour s'endormir ».

« Il est adorable ce petit. Gardez le jouet et donnez-lui de notre part. Je sais combien les enfants sont impatients quand il s'agit de recevoir un cadeau. Et vous lui ferez un bécot pour nous, d'accord ? Allez, Danielle, laissons donc cette jeune demoiselle se reposer un peu. Tout le monde n'est pas à la retraite ».

Tout le reste de la soirée qui suivit, après que Danielle ait fini de faire des remontrances à Eugène sur la façon dont il lui avait parlé chez Nathalie, le couple avait passé son temps à tendre l'oreille en espérant entendre le son du jouet musical qu'ils venaient d'offrir pour Thomas. Ça allait sûrement lui plaire ! Il ne pourrait pas s'empêcher de jouer avec dès son réveil, saoulant sa maman en faisant résonner différents bruits d'animaux dans l'appartement. Mais ils eurent beau baisser le volume de leur téléviseur au moindre doute, ils n'entendirent rien de ce genre... juste l'habituelle berceuse, aux alentours de 19 h 30.

« Cet enfant dort trop si tu veux mon avis », avait dit Danielle à son mari. « Il faudrait qu'elle arrête de l'endormir constamment... »

Eugène avait parfaitement compris que sa femme l'avait mauvaise sur la façon dont cela s'était passé chez leur voisine. Il a su, au moment même où Nathalie avait dit les apprécier « en tant que voisins », que Danielle allait cracher son venin pendant des jours. Connaissant sa femme par cœur, il sait qu'elle a pris cela tout autrement que le compliment que cherchait à leur adresser Nathalie. Il est sûr que sa

femme aurait voulu entendre, « vous êtes un peu de la famille », c'est son style...

« Tu sais ce qu'a dit l'inspecteur Harry à propos des avis ? » lui avait-il alors demandé, bien décidé à ne pas entrer dans son jeu.

La réponse qu'il lui donna lorsque Danielle répondit par la négative, déplaça la mauvaise humeur de sa femme sur sa personne pour les heures suivantes.

Quelques semaines plus tard, Nathalie avait dû quitter son emploi, car ils ne l'entendaient plus partir tôt le matin. Même si cela la rendait du coup plus disponible, elle ne passa jamais voir Eugène et Danielle pour les remercier de leur petite visite.

Une nuit, Danielle fut réveillée en plein milieu d'un rêve qui prenait une tournure que sa conscience préférait éviter. Elle se leva, avec sur la rétine, l'image d'un homme maigre et vêtu d'ombre qui la regardait en se tenant droit comme un I au pied de son lit. Ne pouvant se rendormir avec cette vision toujours présente, elle sortit du lit délicatement afin de ne pas réveiller Eugène qui ronflait comme un loir. Elle alla jusqu'à la cuisine et se fit une tisane à la camomille. Dans le calme de la nuit, la bouilloire lui donnait l'impression de faire un bruit assourdissant et ce n'est que lorsque celle-ci se stoppa qu'elle l'entendit :

*Dors, dors petit prince,
De tes rêves, je suis la gardienne
Dors, dors, petit prince...*

Peut-être était-ce en partie à cause de son rêve, peut-être à cause de la fatigue, toujours est-il, que quelque chose dans la voix de Nathalie, lui glaça le sang. Sa petite chansonnette lui parut d'un lugubre qu'elle n'avait pourtant jamais revêtu...

La voix de Nathalie semblait chargée d'une émotion qui ne collait pas avec la douceur des mots qu'elle prononçait.
Est-ce qu'elle pleure ?

Danielle, avec plus de précautions que nécessaire, attrapa un verre dans l'armoire de la cuisine d'où elle avait sorti une tasse un peu plus tôt, et se dirigea de son pas le plus feutré vers le mur du salon. Elle colla le buvant du verre contre le mur et sa base contre son oreille. La résonance offerte par son système d'écoute renforça son angoisse.

Oui, Nathalie pleurait bel et bien tandis qu'elle égrenait les paroles de sa berceuse avec langueur. Est-ce que tout allait bien pour elle et Thomas ? Peut-être que ne plus avoir de travail, la mettait dans une situation compliquée ?

La berceuse s'arrêta soudainement et la voix de Nathalie ne fut plus qu'un profond sanglot.

Danielle fut parcourue d'un frisson et elle détacha son oreille du verre. Elle en avait assez entendu pour cette nuit. Ce n'était pas comme ça qu'elle allait parvenir à se détacher de l'ambiance angoissante de son rêve... Elle prit donc sa tasse et se réfugiant dans la chaleur d'un plaid sur le canapé, se décida à remplacer les images dans sa tête par celle du téléviseur. Quand Eugène la retrouva endormie sur le canapé le lendemain matin et qu'il la réveilla en lui tendant une tasse de café chaud, elle décida de ne pas lui en parler. Il allait encore dire qu'elle s'occupait de ce qu'il ne la regardait pas.

Les jours suivants, son inquiétude pour sa voisine et son fils ne la quitta pas et alla même jusqu'à se renforcer, quand elle se rendit compte que Nathalie et Thomas ne sortaient plus de chez eux. Un après-midi alors qu'Eugène était parti pour aller faire du vélo avec ses anciens collègues de travail, elle profita de l'occasion et prit son courage à deux mains. Elle alla frapper à la porte de Nathalie, *Juste pour faire un*

petit coucou et savoir comment vous allez tous les 2. La porte lui resta fermée malgré les bruits de pas qu'elle entendait de l'autre côté. Il y eut ensuite un silence et un bruit d'eau qui coule... l'heure du bain ou peut-être était-elle partie sous la douche...

Danielle repartit chez elle, s'intimant l'ordre de retenter un peu plus tard. Ce qu'elle fit, mais encore une fois, la porte resta close...

Au retour d'Eugène, elle se décida à lui faire part de ses inquiétudes pour sa voisine.

« Ce n'est pas normal, je suis persuadé qu'elle ne va pas bien ? Tu sais, certaines personnes sont incapables de demander de l'aide, mais ça ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas besoin », lui avait-elle dit.

- « Oui et alors qu'est-ce que tu veux faire ? Si elle ne veut pas t'ouvrir, c'est son droit. On ne peut pas la forcer ou défoncer sa porte juste parce que tu t'inquiètes ».

« Mais si je te dis que quelque chose ne tourne pas rond... Plusieurs nuits de suite, je l'ai entendu pleurer. Ça veut bien dire quelque chose, non ? »

« Je ne te dis pas que tu as tort ma chérie. C'est juste que je ne vois pas ce qu'on peut faire » lui avait répondu Eugène.

Ils étaient restés ainsi une bonne partie de l'après-midi à essayer de trouver un stratagème qui parviendrait à obliger Nathalie à leur ouvrir. Danielle, plus malicieuse que jamais, avait même évoqué la possibilité de déclencher l'alarme à incendie.

« Elle serait obligée de sortir »

Eugène avait réussi à lui faire comprendre que c'était une mauvaise idée. C'est tout l'immeuble qu'ils allaient avoir sur le dos avec une telle manœuvre. Sans compter les secours qui risquaient de se déplacer pour rien. Il rappela à

Danielle à quel point elle mentait mal, elle serait très rapidement percée à jour si on venait à la questionner.

« Oui, bon, tu as raison », avait-elle admis.

Malgré les réticences d'Eugène, il ne restait qu'une possibilité pour Danielle : appeler la police. Pas forcément pour leur dire de se déplacer, mais ne serait-ce que pour leur demander conseil, ou qui ils pouvaient interpeller pour apporter de l'aide à leur voisine. Sauf que la police se déplaça.

Je devais avoir 25 ans à l'époque de cette affaire.

Pour être honnête, je n'y avais pas prêté attention à l'époque. J'étais en fac de lettres sans trop savoir où cela allait me mener et je ne me préoccupais pas vraiment de ce qui se passait autour de moi à l'époque. J'avais bien assez de soucis à gérer avec ma propre personne.

Je me suis intéressé à l'histoire de Nathalie bien plus tard. J'approchais alors de la trentaine, et j'étais pourvu d'un beau diplôme qui ne m'avait pas servi à grand-chose, si ce n'est à décrocher un boulot « littéraire ». L'histoire allait connaître son dénouement et je travaillais en tant que reporter au journal *Les Chroniques* à l'époque. Mon patron voulait que j'écrive un papier dessus (ce que je n'ai jamais fait...) et j'ai donc, naturellement, dû me pencher, sur les événements qui s'étaient déroulés cinq ans plus tôt. Mon intérêt, au départ, était purement professionnel et circonstancié.

Je n'avais pas saisi l'ampleur qu'avait eue cette affaire en son temps avant de me plonger dans les archives du journal. Nathalie avait fait les gros titres du journal pendant deux bonnes semaines. Malheureusement, le tragique nourrit les charognards que nous sommes et fait vendre plus que les concours de pétanque organisés par la ville ou les actions des associations envers les plus jeunes de nos concitoyens... On avait donc sucé l'histoire de Nathalie jusqu'à la moelle.

Chaque journal et pas seulement à Rénocha, y allant de son « entretien exclusif » avec telle ou telle personne un tant soit peu proche de l'affaire. Ce que j'ai lu de ces articles m'a fait mal en tant que journaliste. Aucune objectivité, mais une sur-rechère de sensationnalisme du plus mauvais goût. Ça m'a permis de comprendre pourquoi, l'image des journalistes est si souvent écornée... Vous direz certainement de moi que j'étais naïf, mais ce n'est pas comme ça que je voyais mon métier.

Les titres d'articles étaient déjà bien racoleurs — **Une mère vit avec le cadavre de son bébé/Amour funeste et folie d'une mère/l'appartement de l'horreur/Un bébé mort conservé dans du sel/La mère nécrophile condamnée à l'internement/La berceuse de l'horreur** et j'en passe et des meilleurs — mais ce n'était rien comparé à la teneur des articles. Des opportunistes avaient été jusqu'à se procurer une photo du corps de l'enfant et à décrire la « recette de conservation » de Nathalie. Un autre journaliste dont je tairais le nom, car il ne mérite même pas une mauvaise pub, avait décidé de foutre son éthique au placard et s'était lancé dans une interprétation pseudo-psychologique de la berceuse. Il affirmait sans ambages que dès le départ la berceuse de Nathalie laissait entendre la dérive dans laquelle elle allait se perdre et la folie qui la guettait.

Pour lui « petit prince qui a fait de moi une reine » présageait d'une forme d'inceste vis-à-vis de Thomas. « Ne réponds pas à l'appel » laissait entendre la relation exclusive que Nathalie souhaitait vivre avec son fils, le condamnant à rester auprès d'elle. Il mettait cette strophe en lien avec « à jamais mon éternel » pour appuyer son propos en concluant que dès le départ, Nathalie avait eu pour but de « cannibaliser psychologiquement son fils et d'en faire un fétiche qui ne la quitterait jamais ».

Tout ce baratin me donne envie de vomir encore aujourd'hui.

Je pourrais me lancer dans une contre-critique démontant chacune de ses interprétations par les miennes, mais cela serait accorder trop d'importance à des mots qui devraient rester dans l'oubli.

Ce qui m'importe à moi, ce sont les faits, l'histoire de Nathalie. C'est ce que j'ai voulu vous raconter pour commencer.

Je ne sors pas toutes ces informations de mon chapeau ou de mon imagination. J'ai cherché, interrogé, me suis documenté... fais mon travail.

J'ai eu la chance de pouvoir échanger avec Eugène et Danielle qui avaient jusqu'alors refusé la moindre interview. Tout le récit de leur point de vue, je le tiens d'eux et je les remercie encore d'avoir accepté de m'aider à remettre les choses en perspective.

Eugène et Danielle n'ont jamais été d'accord avec le portrait avili de Nathalie qu'en ont fait les médias. Elle aimait son fils plus que tout, ils n'ont aucun doute là-dessus, et il en va de même sur le fait que pour eux Nathalie était, et restera, une belle personne. Elle s'est juste perdue à la mort de son fils.

Revenons d'ailleurs sur la mort de Thomas qui a fait couler plus d'encre que de larmes chez mes collègues. J'ai interrogé plusieurs médecins sur la raison de sa mort, rencontré des légistes et des pédiatres afin de confronter leur point de vue sur le rapport d'autopsie qui avait été réalisée à l'époque. Tous sont unanimes. Rien n'explique son décès. Aucune cause médicale apparente et aucune trace de mauvais traitements ou de blessures infligées. Cela balaye toutes les élucubrations sur la soi-disant asphyxie causée par Nathalie. Conclusion qui est pourtant considérée par beaucoup comme étant LA vérité.

Le problème vient du fait qu'en termes de raison, « cause inconnue » laisse beaucoup trop de place à l'imagination. Tout le monde y va de sa petite interprétation en fonction de ce qu'il a envie de croire ou de faire croire.

Le corps de Thomas était en bon état de conservation quand il fut retrouvé et d'après ce qu'ils ont pu retirer du rapport d'autopsie, les différents spécialistes ont tous conclu la même chose : SMSN (pour ceux qui comme moi à l'époque, ignore la signification de ce sigle, il s'agit du syndrome de la mort subite du nourrisson).

Fléau de nombreux parents, qui encore aujourd'hui reste particulièrement incompris et qui continue d'achever la vie d'enfant pourtant en pleine santé. Nous disposons juste d'une dizaine de recommandations de l'OMS pour tenter d'éviter que cela n'arrive, rien de plus. Pour ceux qui ne sont pas familiers de ce syndrome, il faut savoir que celui-ci peut toucher de façon indifférenciée n'importe quel enfant, même ceux en pleine santé. Pour une raison inconnue, l'enfant s'endort et, à un moment, arrête de respirer. On imagine difficilement le traumatisme que cela peut-être pour un parent de perdre son enfant dans de telles conditions.

Aux vues de ce que j'ai pu apprendre de Nathalie, je ne suis que peu étonné que quelque chose se soit brisé en elle, lorsqu'un matin elle a dû découvrir le corps sans vie de son petit prince... Il était sa vie, et avec lui, elle est partie.

William Thackeray a écrit que « mère est le nom pour Dieu sur les lèvres et dans le cœur des petits enfants. », mais je pense, et cela n'engage que moi, que la réciproque est aussi valable.

J'entends par là qu'aucun amour ne se rapproche plus du divin que l'amour filial d'une mère pour son enfant. N'en déplaise à tous les pères, jamais un homme ne pourra connaître toute la puissance, toute la ferveur, toute la dévotion

du sentiment qui saisit le cœur d'une femme en regardant son enfant. Et lorsqu'on se retrouve privé d'un tel amour, comment survivre ?

Nathalie est décédée en décembre 2018 dans les murs de l'hôpital Krishner. Je n'ai pas réussi à convaincre le psychiatre qui la suivait de pouvoir la rencontrer. Son état de santé ne semblait pas le permettre.

J'ai réussi toutefois à m'entretenir avec une infirmière et un surveillant sous couvert de l'anonymat. Ils m'ont raconté que Nathalie était une patiente relativement « facile » et que son délire ne se manifestait que par phase, à des moments bien particuliers. Chaque soir, par exemple, à 19 h 30, elle se mettait à chantonner sa petite berceuse et ce peu importe les circonstances. Même lorsqu'elle était sous l'effet de puissant sédatif après une crise, on pouvait l'entendre marmotter « Dors, dors, petit prince ».

Je les ai interrogés sur ces fameuses crises et à force d'insister, ils ont fini par me raconter que certaines nuits, Nathalie se mettait à hurler et à déambuler dans sa chambre à la recherche de Thomas, hurlant « vous ne l'entendez pas pleurer, il a besoin de moi ? ».

« Impossible de la contenir dans ces moments-là. Il fallait chaque fois la sangler et lui donner de quoi se calmer », me raconta le surveillant. « Du moins jusqu'à ce qu'une infirmière ait l'idée de la poupée. Le doc n'était pas trop d'accord au début, disant que c'était la conforter dans son délire, mais au fur et à mesure que son état se dégradait, il a en fin de compte accepté. Dolores, une infirmière de nuit, avait pris l'initiative d'apporter une poupée et quand elle partait dans une de ses crises, on la lui donnait. Au début, ça ne marchait pas vraiment, mais elle a fini par y voir comme un "substitut" de son fils. Elle prenait alors la poupée et s'installait dans son lit ; ôtant son chemisier et la collant contre

sa peau en chantonnant “Dors, dors mon petit prince, de tes rêves je suis la gardienne...” vous connaissez la suite. Franchement, c’était à la fois beau et glauque. Beau, parce que son visage s’illuminait et qu’on y percevait tout l’amour qu’elle devait avoir pour son fils et glauque quand on réalise qu’elle s’était créé un monde où elle faisait la même chose avec le corps sans vie de son garçon ».

La nuit de sa mort, Nathalie avait reproduit son rituel une ultime fois.

Le souffle court, sa bouche rendue pâteuse et capricieuse par les sédatifs, avait chantonné sa petite berceuse. Sa voix s’éteignant de plus en plus à chaque strophe avant de disparaître dans le néant au milieu d’une phrase : *Dors, dors mon petit ange, à jamais mon...*

Même si je ne devrais pas l’admettre aux vues de la sacrosainte distance que nous nous devons de garder en tant que journalistes sur les récits de vie que l’on raconte, cette histoire m’a profondément touché. La vie de cette jeune femme n’avait toujours eu qu’un but, être mère et elle connut, l’espace d’un moment bien trop fugitif, la joie de l’être. Puis la vie avait décidé qu’un tel bonheur ne pouvait pas durer. Il est des amours qui ne peuvent qu’être court, ils sont trop intenses et mettent bien trop en perspective la froideur de notre univers. La mort doit alors prendre le relais.

Nathalie n’avait pas accepté cela. Rien, pas même la mort, ne pouvait s’interposer entre elle et son fils. Alors oui, son acte a quelque chose de fou, j’en conviens tout à fait. Je pense seulement qu’elle ne pouvait pas faire autrement.

Impossible pour elle de faire face à la perte, de supporter cette douleur au-delà des mots... l’amour d’une mère ne connaît pas de limite. Nathalie avait donc mis à mal la faucheuse elle-même en refusant à Charon de disposer de son fils, de son éternel, de ce fils par lequel elle s’était sentie

plus qu'elle-même, plus grande, plus forte, mère dont l'enfant était la destinée, reine d'un petit prince pour qui elle aurait donné sa vie.

Le bailleur en charge de l'appartement de Nathalie, n'a jamais réussi à le relouer. Personne ne souhaitait visiblement passer sa vie dans des murs où la mort en avait pris les apparences. D'après le directeur actuel, il envisage d'en faire une annexe de proximité ou alors peut-être une loge pour un futur gardien ou gardienne qui ne serait pas trop regardant sur le passif du logement.

Comme je vous l'ai dit, cette histoire m'a touché, et le lendemain du décès de Nathalie, j'ai voulu rendre hommage à elle et à Thomas. J'avais dans l'idée d'aller déposer un bouquet de fleurs dans l'appartement où leur vie avait pris fin.

En graissant une main que je ne citerais pas, j'avais réussi à me procurer un double de l'appartement et j'ai pu mettre mon plan à exécution. Je ne saurais dire quelle heure il était exactement quand je suis arrivée sur place. J'avais été acheté ce qui me paraissait être un beau bouquet de fleurs et, pour me persuader que je n'étais pas en train de faire n'importe quoi, de trop m'impliquer, j'avais été boire quelques verres à l'Atlante.

Toujours est-il que j'ai fini par y aller, et en glissant la clé dans la serrure j'ai eu la désagréable sensation de violer une intimité qui ne m'appartenait pas, m'attendant presque à voir Nathalie me regarder avec des yeux interloqués alors que je pénétrais chez elle.

Mais l'appartement était entièrement vide, bien sûr.

Plus aucune trace de vie, plus d'âmes qui vivent en ces murs. Les murs blancs criaient leur solitude à la lueur de la Lune qui scintillait à travers la porte vitrée du salon. Mon bouquet toujours à la main, me sentant étrangement à l'aise,

je fis le tour du logement. Mes pas résonnaient aussi fort que des tambours de guerre dans le logement désert. J'ai fini par me rendre dans ce qui était l'ancienne chambre de Nathalie et de Thomas, convaincu que c'était le meilleur endroit pour déposer mon offrande.

Me retrouver dans cette pièce me fit frissonner et j'ai eu l'impression qu'une chape de plomb s'était abattue sur moi. Sans parvenir à comprendre pourquoi. Je me suis décidé à m'asseoir sur le sol quelques instants. Histoire de m'imprégner du lieu, de faire mes adieux à cette histoire et de reprendre mes esprits.

Le dos collé contre le mur, j'ai déposé mon bouquet sur le sol et je suis resté là dans un silence seulement perturbé par le son de ma respiration. Cinq minutes ou cinquante, j'ignore combien de temps je suis resté ainsi. Toute cette histoire et les émotions qu'elle avait suscitées en moi m'avaient vidé, je ressentais la fatigue nerveuse d'après un traumatisme. Je savais que si je restais ainsi je finirais par m'endormir sur place, et l'idée me paraissait beaucoup trop incongrue pour être réalisée. Adressant un ultime sourire à la pièce vide, je me suis relevé et dirigé vers la sortie.

À quelques pas de mon objectif, je les ai entendus...

Les pleurs d'un jeune enfant.

Je me suis figé sur place. Tout mon corps s'est raidi tandis qu'un froid glacial m'engourdissait les membres. Mes sens en alerte, et le corps se préparant à une fuite à grande enjambée, j'ai essayé de me convaincre que mon imagination me jouait des tours.

J'avais beaucoup trop laissé cette histoire s'insinuer en moi et puis j'avais sans nul doute trop picolé aussi. J'ai bêtement fermé les yeux en espérant que cela me permettrait de reprendre contact avec la réalité ou encore de me réveiller si je m'étais endormi sans m'en rendre compte. Mais non, je

l'entendais toujours distinctement. Un enfant pleurait à quelques mètres de moi, une supplique à vous briser le cœur.

Réels ou imaginaires, ses pleurs avaient fait naître en moi une peur bien réelle. C'était trop pour moi. Mes jambes, qui n'attendaient qu'un déclic de mon cerveau, me précipitèrent vers la porte d'entrée. De mes mains tremblantes, j'eus tout le mal du monde à refermer le logement à clé, mais peut-être convaincu que je pouvais enfermer ses pleurs à l'intérieur, je me suis obstiné jusqu'à y parvenir. Je les entendais toujours au travers de la porte, même au fur et à mesure que je m'en éloignais.

Mon cœur battait à tout rompre et il fut à deux doigts de le faire quand Danielle surgit de son logement en peignoir.

Voir un autre visage humain me calma un peu. J'ai réalisé la stupidité de ce que j'étais en train de m'imaginer face à cette femme qui me regardait avec ses yeux interrogateurs.

« Bonsoir, Danielle, désolé si je vous ai réveillé. J'étais juste venu déposer un bouquet de fleurs et j'ai eu du mal à refermer la porte, je suis fatigué et j'ai un peu la tremblote dans ces cas-là », lui dis-je en essayant d'être le plus calme du monde.

« Vous l'avez entendu n'est-ce pas ? C'est ça qui m'a réveillée », me demanda-t-elle.

Décidé à ne pas l'influencer et à ne pas non plus me remettre à sombrer dans les méandres de mon imagination, j'ai gardé le silence.

« Les pleurs ? La voix de Thomas ? Vous l'avez entendu aussi pas vrai ? » avait-elle renchéri d'une voix suppliante.

« Certainement un autre enfant dans l'immeuble. Vous savez mieux que moi à quel point les murs sont fins ici. »

« Il n'y a pas d'enfants dans l'immeuble, aucun. On est une majorité de petits vieux », m'avait-elle répondu. « Ça a commencé la nuit dernière ».

La nuit où Nathalie est morte, ai-je pensé à contrecœur.

Le visage de Danielle, empli de détresse, me poussa dans mes retranchements, elle attendait de moi que je lui confirme ce que je me refusais à envisager. Elle avait besoin de l'entendre pour ne plus avoir l'impression de devenir folle.

« Écoutez, je suis resté un certain temps dans l'appartement et il n'y a absolument rien. Rien qui mérite que vous vous inquiétiez. C'est juste notre cerveau qui nous joue des tours ou alors le vent qui s'engouffre quelque part en faisant un bruit étrange que nous interprétons de travers. Retournez vous coucher, vous n'avez rien à craindre ici. »

Je ne pense pas l'avoir convaincu et sur le coup cela m'importa peu. Soutenant mon regard, elle a commencé à faire un pas en arrière, retournant vers le confort de son appartement. Cela a suffi à ce que je m'autorise lâchement à fuir et à la laisser avec ses craintes.

Alors que je poussais la porte me menant vers les escaliers, déterminé à ne pas attendre un ascenseur qui aurait pris son temps pour arriver, je suis sûr de l'avoir entendu commencer à fredonner :

Dors, dors petit prince,

De tes rêves, elle est la gardienne

Dors, dors, petit prince...

Je n'ai jamais réussi à trouver le courage de prendre des nouvelles de Danielle et je tiens à m'en excuser ici. J'espère que mes mots n'arriveront pas trop tard. C'est juste que j'avais bien trop peur de faire face à la réalité. Bien trop peur qu'elle me dise que cela n'avait jamais cessé, trop peur du voile que cela jetterait sur ma conception du monde...

Ceci sera ma dernière contribution à ce journal³.

³ L'article n'a finalement jamais été publié par le journal. Rien de bien étonnant... Il ne le fut que bien plus tard dans un recueil intitulé *Les*

Les événements qui me sont arrivés à cette période m'ont changé et je ne suis plus jamais parvenu à mettre suffisamment de distance avec les sujets que je traitais. J'en ai traité beaucoup depuis Nathalie et tous continuent à me hanter...

Mais le spectre de l'histoire de Nathalie supplante tous les autres.

J'ai enfin compris que je n'étais pas fait pour ce métier, en tout cas, pas si je tenais à préserver ma santé mentale. Je m'attache beaucoup trop à mes histoires. Ou peut-être est-ce elles qui s'attachent trop à moi...

J'ai aussi compris qu'oblitérer un événement ne suffit pas à nier son existence ou ses conséquences...

Toujours est-il qu'il est temps pour moi de rendre la plume. Je voulais tout simplement finir sur cette histoire que j'ai gardée en moi durant si longtemps.

Terminer sur la vie de Nathalie qu'on a beaucoup trop décrite, calomniée, et disséquée pour le simple plaisir sadique qu'on retire à calomnier ce qui nous échappe, oubliant qu'avant tout, c'était une mère qui aimait son fils d'un amour inconditionnel.

Tout le reste n'est que folklore.

FIN

Edgar : *Alors, qu'en pensez-vous ?*

Moi : *Triste histoire...*

Edgar : *Oui, peut-être, mais pas seulement. C'est aussi à mon sens une très belle histoire. Qui nous rappelle que certaines choses résistent à tout. Ce que je vais dire est d'une épouvantable platitude, mais se doit d'être rappelé, car, même lorsque les époux se font la déclaration de leur amour*

méandres de l'âme (sans accord de l'auteur, décédé depuis) qui regroupait différents textes traitant de la figure du fantôme.

sincère, cela passe à la trappe et nous oublions une vérité toute simple... La mort ne tue pas l'amour.

Moi : *C'est loin d'être aussi plat que vous le pensez. Pourquoi avoir choisi cette histoire en particulier ?*

Edgar : *Pour plusieurs raisons. Elle est écrite par un de nos habitants, elle a eu lieu à Rénocha et je pense qu'elle correspond à ce que vous cherchez à faire. Cela me semblait être une bonne entrée en matière...*

Moi : *Comment ça ?*

Edgar : *Libre à chacun d'interpréter l'article comme il le souhaite, d'y croire ou non, cela n'a aucune importance. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'en matière d'histoire, et n'en déplaise aux auteurs, il n'y a jamais de vérité. L'histoire ne dépend que de celui qui la raconte. Et c'est en ça que je trouve votre approche intéressante, vous essayez de multiplier les points de vue sur un même sujet pour en saisir le sens... Pour en revenir à l'article, c'est un peu comme ça que je vois Rénocha : mélancolique. Pour moi, c'est avant tout une histoire de mélancolie. La mélancolie n'est rien d'autre que le fait d'être hantés par les choses que l'on a perdues. Ce fut le cas pour Nathalie, pour Eugène et Danielle et le souvenir des enfants qu'ils n'avaient plus et même pour ce journaliste qui a perdu une opportunité de comprendre ce qui s'était révélé à lui. Rénocha est une ville pleine de mélancolie, beaucoup de personnes, de choses s'y sont perdues et continue de nous hanter. Je ne suis pas sûr d'être clair, mais bon... Voilà pourquoi j'ai choisi cette histoire, et aussi parce qu'on oublie que bien souvent, derrière le masque de l'horreur se cache autre chose.*

Moi : *Je peux vous poser une question, même si elle risque de paraître désuète et stupide ?*

Berceuse

Edgar : *Vous savez, ma mère me disait toujours que, « la seule chose qu'il peut y avoir de stupide dans une question, c'est le fait de ne pas la poser »... donc oui allez-y.*

Moi : *Vous pouvez m'expliquer la référence à l'inspecteur Harry ? J'avoue ne pas l'avoir.*

Edgar : *Harry Callahan, dit Dirty Harry, poète parmi les poètes, a dans le film éponyme la réplique suivante : « les avis c'est comme les trous du cul. Tout le monde en a un ».*